

La pièce manquante

Par Geneviève Brisac

Il pleuvait tout autour dans les bois.

Ma famille était rassemblée pour inaugurer un nouveau chalet en bois. Une petite maison neuve cachée dans la forêt pour incarner l'avenir, un futur possible. Un lieu où vivre.

Et cette possibilité déliait les langues habituellement embarrassées.

Assise sur un canapé Ikéa qui sentait encore le plastique, une coupe jetable à la main, ma cousine Francette murmura, en frottant l'une contre l'autre ses mains gercées par l'été breton : sais-tu pourquoi nous ignorons presque tout de nos origines ?

Je le savais. Je le lui dis, en regardant la pluie tomber plus fort que jamais sur la baie vitrée désormais aveugle et ternie. C'est à cause de notre chant de guerre favori : Du passé faisons table rase, foule esclave debout debout, le monde va changer de base, nous ne sommes rien, soyons tout !

Elle rit Dans son rire d'ancienne militante communiste au cœur résolument fidèle, il n'y avait aucune amertume.

Mais non, dit-elle, le chant est la conséquence. L'engagement révolutionnaire lui-même est peut-être une conséquence. La cause est autre, tout à fait autre.

Et cette révélation me bouleversa

Je sortis sous la pluie, à la recherche de la cause des origines perdues, et me trouvai bientôt trempée, face à l'océan boueux, aux vagues moutonneuses.

Francette m'avait suivie, elle me tendit un ciré jaune.

Nous naviguions de conserve sur les flots agités de nos mémoires floues.

Sais-tu pourquoi, me demanda-t-elle, on ne m'a jamais dit ce qui était arrivé à mon grand-père, en 1942 ? Sais-tu pourquoi nous n'avons pas été arrêtés ?

La mer déferla. Je ne savais quoi répondre.

Ne pas être arrêté est-ce un motif d'interrogation ? Ne serait-il pas plus normal de se demander pourquoi on est arrêté ? Pourquoi on a été arrêté ? Pourquoi ma grand-mère a disparu ? Ou Christian, mon grand-oncle ?

Non.

Les arrestations étaient normales. Les non arrestations l'étaient moins. Monde à l'envers de la culpabilité.

Elle se répondit elle-même :

Parce que chez nous, on ne posait pas de questions.

Et c'était vrai.

Chez nous on ne posait pas de questions.

Par politesse, et pour ne pas déranger. Par peur des réponses. Ou pour ne pas perdre de temps

L'avenir était la réponse.

Le progrès était la réponse

La science était la réponse

Le travail était la réponse

Les autres, leur bien-être, leurs souffrances à travers la terre entière, était la réponse.

Face à cela, quel poids pouvait avoir un petit tas misérable et cendré de secrets ?

Ne pas se poser de questions était la réponse.

Et sincèrement, tant que ça marche, ce n'est pas une mauvaise façon de vivre. Un peu comme les vers de terre sectionnés qui continuent leur route, j'avancais, nous avançons. Pas plus mal. Même pas mal eût été notre devise, notre slogan. En apnée, certes, et pourquoi pas ?

Un jour pourtant le souffle vint à me manquer.

J'avais le sentiment vertigineux d'un précipice derrière moi. Le rien qui vous rattrape.

Le silence des morts.

Quand l'histoire se dérobe, par où chercher ? Vous n'avez pas posé de questions et soudain la politesse est battue en brèche par la mort qui n'est pas polie, par le temps qui n'est pas poli. Et les gens à qui vous aviez prévu de poser un jour des questions, pffuit, ils ont basculé, comme dans les fêtes foraines du côté droit de la petite scène, dans le néant.

Je vous offre cette image, elle est l'exacte représentation de la vie humaine. Pouf pouf pouf, les petits personnages avancent, pouf pouf pouf, on leur tire dessus, ils s'échappent, pouf pouf pouf, et ils basculent. Plus rien.

J'entrepris une recherche du côté des morts les plus visibles. Baruch Rabbi Isaac, mon grand-père. Je crus m'inventer des origines. J'étais enfin juive. Je veux dire enfin quelque chose : juive. Par mon père. Pas recevable. Tant pis. Mieux que rien.

Je m'installai dans le confort provisoire et épineux des origines stables. La famille, racontais-je, répétant des choses entendues et obscures, mais un coude fermement posé sur la cheminée, et la voix assurée, était arrivée en 1789 à Frauenberg, et s'y était posée en criant vive la France. Ces marchands de chevaux, ces rabbis, ces constructeurs de synagogues, ces éditeurs de haggadahs installés dans cet étrange village des femmes, Frauenberg, puis à Lunéville, étaient devenus, à force de rêveries, de très bons Français. Jusqu'au jour où.

J'ai toujours eu le sentiment de raconter des mensonges en répétant cette histoire.

Un sentiment d'imposture.

Ou plutôt de marcher sur des œufs pourris.

Le corps plié en deux, courant, les bras au dessus de la tête, à cause des œufs, des pierres, des tomates qu'on m'enverrait à la figure en me traitant de menteuse.

Mais qui ?

Et puis un jour, ma mère mourut.

Pffuit.

En une seconde.

Elle disparut de cette terre.

A la cinco de la tarde. Comme dit Garcia Lorca.

Le rideau en velours rouge tomba sur sa vie de personnage de théâtre. Cyrano et Antigone. Anouilh et Giraudoux. Cassandre et Médée.

Et mes origines à cet instant basculèrent, peut-être.

Ma sœur ouvrit l'ordinateur où notre mère conservait ses secrets.

Aujourd'hui, les ordinateurs sont nos coffrets.

Et nos sœurs que nous ne savions rien d'elle.

Nous ne savions rien d'elle quand elle était vivante, mais nous nous en fichions puisqu'elle était là.

Nous vivions dans le temps stable. L'état qu'on peut nommer la permanence. Qu'on croit longtemps être la vie éternelle.

Et nous ne la savions pas, on ne le sait qu'après.

Nous découvrîmes dans l'ordinateur, le même que celui sur lequel je frappai à l'aventure les mots que je vous lis aujourd'hui, le nom de son père, que nous n'avions jamais entendu. Boghossian bey Missirl, dit Boghoss, dit le beau Paul, un don Juan, né d'une princesse arménienne et d'un noble turc. Il vivait dans un palais vénitien et portait le beau nom de ... A l'instant où je veux inscrire ce nom, pour qu'enfin au jeu des origines, je puisse marquer un point, il s'échappe.

J'ouvre le coffret magique et le nom apparaîtrait, beaucoup plus terne que je le pensais.

La princesse s'appelait Nonna Allahverdi. Cassandra et Médée étaient ses autres noms. Elle avait possédé une île du nom de Prinkipo, et son frère s'était suicidé après avoir tout perdu aux cartes. Elle devait être terriblement méchante. Elle légua à sa petite fille après avoir déshérité son fils, un oiseau en pierres précieuses que je cherche depuis. C'est une pie énorme, aux yeux d'émeraude, à la queue de diamant, et aux ailes en saphir.

L'écriture est un effort pour s'approcher de la ligne frontière que le secret le plus intime trace autour de lui, et la violer équivaldrait à une autodestruction.

Mais l'écriture est également une tentative pour que cette ligne frontière ne concerne que le secret le plus intime, tous les autres secrets qui entourent ce noyau et qui se rattachent partiellement à lui n'étant souvent que des embarras, des manquements difficilement avouables, il faut peu à peu les libérer du verdict de l'inexprimable.

Je ne cesse de creuser ma réflexion sur le travail de crabe de l'écrivain, sa lutte tangente pour approcher sa propre vérité. Garder l'oreille juste. N'obéir qu'à ses propres critères. Réunir dans une seule et même problématique les questions civiques et les questions littéraires:

Le passé n'est pas mort, ni même passé, juste effacé volontairement: nous nous coupons de lui et feignons de lui être étrangers. Soudain un énorme oiseau aux ailes de saphir

nous rappelle à l'ordre. Il dit : Traque le tâtonnement, l'obscur, le difficile à dire, ose ne te donner ni beau, ni mauvais rôle. Remets les cartes dans le jeu.

Secouée par les ébranlements qui firent de notre monde fissuré ce qu'il est, un monde que nous ne comprenons plus, je sens que les paroles de la chanson s'étranglent dans ma gorge.

Parler avec ma voix, je n'ai jamais désiré rien d'autre et rien de plus, disait Cassandre. Il y a en moi quelque chose de chacun, aussi n'ai-je jamais pu m'attacher entièrement à quiconque, ni comprendre la haine qu'ils pouvaient me vouer.

S'identifier à chacun, n'avoir pour soi que sa voix, être avant tout vivante, ce qui signifie ne pas craindre de changer l'image que l'on a de soi-même. Tel est le testament si précieux de Cassandre qui refusa de se donner à Apollon pour le remercier de son don, et fut punie.

Le dieu lui cracha dans la bouche.

Ainsi fut consacrée la parole libre et maudite de Cassandre à qui nous devons tant. La mère de tous les écrivains.

Ecrire pour reprendre les trous déchirés du monde est une activité sans fin.

Il pleuvait tout autour dans les bois.

Un certain jour,

Les fidèles se réunissaient

Allumaient un feu

Le rabbi disait une prière

Et dieu leur apparaissait.

Et puis le rabbi mourut

Et on ne sut plus où était la clairière

Dans le bois

On alluma un feu, car on savait encore le jour

On dit la prière
Et dieu apparut

Et puis le temps passa
On ne sut plus allumer le feu
Mais on savait encore le jour et la prière
Et dieu apparut

Ensuite
On ne sut plus le jour,
Ni le lieu,
Ni les gestes
On disait juste la prière
Et dieu apparaissait

Un jour,
On ne sut plus ni le lieu, ni le jour
Ni le feu
Ni la prière
Mais on savait encore raconter l'histoire
De mille façons différentes,
Et dieu apparaissait

Sur ce socle de glaise et de boue, tout ce que nous avons oublié de demander et de raconter, la littérature tricote son manteau de mots profanes, musicaux, provisoires.